

Pourquoi les Égyptiens ne se soulèvent-ils pas ?! C'était la question qui revenait sans cesse aussi bien en Égypte qu'à l'étranger. Toutes les conditions d'une révolution se trouvaient pourtant réunies : cela faisait trente ans que Hosni Moubarak accaparait le pouvoir à

Alaa El Aswany

CHRONIQUES
de la
RÉVOLUTION
ÉGYPTIENNE

traduit de l'arabe (Égypte) et préfacé par Gilles Gauthier

coups de référendums truqués et il préparait maintenant l'accession au pouvoir de son fils Gamal. La corruption dans les milieux gouvernementaux atteignait des niveaux jamais connus dans l'histoire de l'Égypte.

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Les cinquante chroniques réunies dans ce livre sont des instantanés de la réalité, elles s'emparent d'une anecdote ou d'un fait divers, développent une argumentation et finissent toujours par conclure : "La démocratie est la solution." Elles constituent un document exceptionnel sur l'état de l'Égypte d'avant la révolution, et sur les tensions, contradictions et difficultés qui subsistent aujourd'hui encore, plusieurs mois après les événements.

Rigoureux dans ses analyses, pédagogue dans ses prises de position et opiniâtre dans son combat pour une vraie démocratie à construire, le plus célèbre des écrivains égyptiens contemporains fustige tour à tour un régime corrompu, le délitement de la justice, l'indigence des structures hospitalières, la torture et les exactions de la sécurité d'Etat, les manoeuvres visant à une transmission héréditaire du pouvoir, l'inégalité des droits octroyés aux femmes, la haine des différences religieuses, les fausses interprétations de l'islam et, en ce moment même, la persistante présence des hommes de l'ancien régime dans bien des rouages de l'Etat.

Comme le rappelle dans sa préface Gilles Gauthier, son traducteur, si les grands romans d'Alaa El Aswany amenaient à comprendre la nécessité d'une révolution pour l'Égypte, ces chroniques montrent toute l'étendue des risques qu'il a pris et continue de prendre, désignant entre dictature et dérives doctrinales une voie juste et exigeante, à laquelle il se consacre avec une inébranlable détermination.

ALAA EL ASWANY

Né en 1957, Alaa El Aswany exerce le métier de dentiste dans le centre du Caire. Son roman L'Immeuble Yacoubian, porté à l'écran par Marwan Hamed et publié en France par Actes Sud (2006 ; Babel n° 843), est devenu un phénomène éditorial international. Depuis le 25 janvier 2011, il est l'un des principaux relais de la révolution égyptienne auprès des médias français.

DU MÊME AUTEUR

L'IMMEUBLE YACOUBIAN, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 843, 2007.

CHICAGO, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 941, 2008.

J'AURAIS VOULU ÊTRE ÉGYPTIEN, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1004, 2010.

Titre original :

On the State of Egypt

© Alaa El Aswany, 2011

© ACTES SUD, 2011

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00482-8

ALAA EL ASWANY

Chroniques
de la révolution
égyptienne

Traduit de l'arabe (Egypte) et préfacé
par Gilles Gauthier

ACTES SUD

PRÉFACE

“La Démocratie est la solution”

C'est par cette phrase que Alaa El Aswany termine chacun des articles regroupés dans ce recueil, à l'exception des plus anciens, rédigés avant qu'il n'ait adopté ce cri de guerre en réaction à "l'islam est la solution" qui servait jusqu'ici à la fois de slogan à l'opposition religieuse et de facile épouvantail à la dictature.

Car c'est bien d'une guerre qu'il s'agit, menée sur deux fronts qui, pour l'écrivain, se confondent : celui d'un régime en place depuis trente ans qui tente de se perpétuer par la transmission héréditaire du pouvoir du président Moubarak à son fils Gamal, et celui des partisans d'une lecture extrémiste de l'islam, grassement soudoyés par l'argent du pétrole, et finalement solidaires de la dictature.

Alaa El Aswani est un écrivain que nous connaissons bien, maintenant, en France, à travers ses trois livres publiés par Actes Sud : *L'Immeuble Yacoubian*, *Chicago* et *J'aurais voulu être égyptien* qui, à travers des personnages aussi attachants que s'ils étaient réels, peignent un tableau chaleureux, émouvant, contrasté d'une société égyptienne au bord du gouffre. On y trouve tous les ingrédients qui doivent mener à une catastrophe finale : l'injustice, la corruption, la fraude électorale, la répression policière, la torture, l'extrémisme islamiste, l'exil et, en arrière fond, lointain, omniprésent, le Grand-Homme. Pour la plupart, cette situation apparaissait désespérante et sans issue. C'était aussi l'avis de nombreux observateurs de la réalité égyptienne.

Mais, Alaa El Aswany n'est pas seulement un écrivain, c'est aussi un militant politique. Bien que ce soit dans cette même réalité que trouvent leur source son écriture romanesque et son engagement politique, il refuse que l'on confonde les deux registres. Aucun personnage de ses romans ne parle pour lui. C'est à travers son adhésion aux mouvements d'opposition, sa participation aux manifestations, ses conférences, ses débats télévisés, son séminaire du mercredi soir, ses interviews, et surtout ses tribunes régulières dans la presse, qu'il s'exprime et qu'il participe activement, courageusement, au combat pour la démocratie.

Cent quatre-vingt-trois articles parus dans la presse égyptienne (pour l'essentiel dans les quotidiens *Shorouk* et *El Masri El Yom*) au cours des trois dernières années qui ont précédé la révolution ont été regroupés en trois volumes diffusés en langue arabe, en 2010 et 2011, par la maison d'édition Dar el Shorouk. On y retrouve la prose claire, précise, pleine d'humour et de tendresse à laquelle l'écrivain nous avait habitués dans ses romans et dans ses nouvelles. Mais s'ajoute ici le fil tranchant d'une lame. Cet homme si jovial, si compréhensif, si plein d'empathie avec les autres, se montre inflexible, inexorable dès qu'il s'en prend aux forces qui oppriment son pays. Même s'il y martèle chaque fois les mêmes vérités, la lecture de ces textes n'est jamais ennuyeuse, car c'est de la terre d'Égypte, de la vie et dans l'histoire de son peuple qu'il les fait jaillir. Presque toujours, cela commence par une anecdote, par un conte, par le récit d'un rêve, par une rencontre et, ce que l'on a sous les yeux, ce n'est pas de la phraséologie politique, mais une vision panoramique d'un pays au bord de l'explosion.

Les quarante-cinq articles qui ont été jugés les plus représentatifs font l'objet principal de cette traduction. Ils ont été classés en trois grandes catégories. Ceux de la première, sous le titre de "La Présidence et la succession" traduisent l'impasse politique à laquelle en était arrivée l'Égypte, avec ses élections de plus en plus frauduleuses accompagnées de la volonté du président Moubarak de

transmettre le pouvoir à son fils Gamal. Alaa El Aswany lutte activement contre la transmission héréditaire du pouvoir, dont il montre le fonctionnement absurde, et encourage la campagne conduite par l'ancien directeur de l'Agence nucléaire internationale Mohamed El Baradei. Il appelle à une mobilisation pacifique de grande ampleur pour chasser le régime en place.

La deuxième partie, sous le titre "Le peuple et la justice sociale" évoque les maux dont souffre la société égyptienne : d'abord, la pauvreté, le mépris du peuple que ce soit dans les commissariats de police, dans les hôpitaux, ou dans toute autre administration, ensuite l'extrémisme religieux avec les conséquences directes et indirectes que cet extrémisme a pour les femmes, et pour la minorité religieuse copte. Ces femmes, de plus en plus couvertes de tissus visant à les cacher aux regards, Alaa proclame qu'elles sont, en tout, les égales des hommes et que la lutte pour cette égalité est un des éléments essentiels de la lutte pour la démocratie. Quant aux coptes, victimes du fanatisme autant que des pratiques sectaires du régime, Alaa les appelle à ne pas céder à la tentation communautaire, mais à lutter auprès de leurs compatriotes musulmans pour libérer l'Égypte de toutes les oppressions et de toutes les discriminations. Pour Alaa El Aswany, l'extrémisme religieux est sans doute fils de la pauvreté, de l'humiliation et de la frustration, mais il est aussi largement financé par l'argent du pétrole saoudien, avec la complicité du régime égyptien.

Les maux dont souffre l'Égypte ont finalement tous leur source principale dans le système politique qui sévit dans le pays. La troisième partie, sous le titre "Liberté de parole et répression politique", regroupe plusieurs textes consacrés à la répression policière. Cette partie conclut sur la nécessité d'un changement total d'un régime incapable de se réformer et plongeant le pays dans la médiocrité. La liberté et la démocratie sont indispensables à la renaissance de l'Égypte.

Même ceux qui connaissent de longue date Alaa El Aswany, qui admirent son courage, son entêtement

calme et poli à défendre les valeurs auxquelles il croit, ne peuvent pas s'empêcher de s'étonner de l'extraordinaire clairvoyance dont il a fait preuve – presque seul contre tous – dans la description de l'état social et politique de l'Égypte. Si les romans qu'il écrivait à la même époque semblaient montrer une situation sans issue, les articles de l'homme d'action se terminaient tous sur une note optimiste : l'annonce de l'avènement inéluctable du changement souhaité.

Qu'en est-il aujourd'hui? Pas un jour, depuis l'abdication du président Moubarak, Alaa El Aswany n'a cessé de lutter pour que la révolution se poursuive jusqu'à son terme. Il continue à écrire chaque mardi dans le quotidien *El Masri El Yom*, toujours sans concession contre la tentative de dévoiement qui est en cours. Il est inquiet, vigilant, mais ne cesse pas pour autant d'être persuadé que l'Égypte sera bientôt un Etat démocratique.

C'est pourquoi, à tous – auteur, éditeur et traducteur – il nous a semblé indispensable d'ajouter à notre sélection initiale cinq articles publiés au cours de ces derniers mois. La situation qu'ils décrivent est, à bien des égards, inquiétante. Le vieux régime n'est pas mort avec le départ du dictateur et de ses principaux séides. Il y a des hauts et des bas. Le peuple uni, toutes tendances confondues, s'est divisé. Des alliances inquiétantes se dessinent. Certains sont pris de lassitude... il faut sans cesse ranimer la flamme et parfois le peuple en masse redescend dans la rue. Le pouvoir intérimaire, en grande partie constitué d'éléments anciens, est encore mal installé. Il recule, tergiverse, se rebiffe. On a des incertitudes sur ce que sera la constitution, des inquiétudes sur la façon dont vont se passer les élections, mais une chose reste certaine, c'est que "la démocratie est la solution".

Gilles Gauthier

INTRODUCTION

Pourquoi les Egyptiens ne se soulèvent-ils pas?!

C'était la question qui revenait sans cesse aussi bien en Egypte qu'à l'étranger. Toutes les conditions d'une révolution se trouvaient pourtant réunies : cela faisait trente ans que Hosni Moubarak accaparait le pouvoir à coups de référendums truqués et il préparait maintenant l'accession au pouvoir de son fils Gamal. La corruption dans les milieux gouvernementaux atteignait des niveaux jamais connus dans l'histoire de l'Egypte. Un petit groupe d'hommes d'affaires, pour la plupart amis de Gamal Moubarak, régnait arbitrairement, et dans leur intérêt exclusif, sur l'économie du pays. Avec moins de deux dollars par jour, quarante millions d'Egyptiens – la moitié de la population – vivaient au-dessous du seuil de pauvreté. Dans tous les domaines, depuis la santé et l'éducation jusqu'à l'économie et la politique extérieure, l'Egypte s'effondrait. Un petit nombre de riches vivaient comme des rois dans leurs palais et leurs jardins secrets et voyageaient en avion privé pendant que les pauvres, incapables de subvenir aux besoins de leurs familles, se suicidaient ou mouraient dans des bousculades à la recherche de pain bon marché ou de bouteilles de gaz. Un gigantesque appareil policier coûtant des milliards constituait le pire système de répression au monde. Des gens étaient quotidiennement torturés dans

les locaux de la police et souvent on violait sous leurs yeux leurs femmes ou leurs filles pour que des hommes reconnaissent des crimes que, la plupart du temps, ils n'avaient pas commis.

Pourquoi donc les Egyptiens ne se soulevaient-ils pas contre toutes ces iniquités?

A cela il y avait en gros trois façons de répondre :

Certains considéraient que la longue répression subie par les Egyptiens leur avait laissé un héritage de lâcheté et de soumission tel que – quoi qu'il arrive – ils ne se soulèveraient jamais.

D'autres admettaient qu'une révolution était plausible, mais que de nombreux facteurs retardaient sa venue ; en premier lieu, la force de la répression et l'absence d'une organisation capable de conduire les masses. Les Egyptiens étaient exclusivement préoccupés par leur pain quotidien et par la recherche de solutions individuelles à la crise. Avec l'accentuation de la répression et de la pauvreté, beaucoup avaient choisi l'exil, qu'il soit géographique ou historique. Certains s'étaient exilés géographiquement vers les Etats pétroliers du Golfe pour y travailler, dans des conditions généralement humiliantes, et en étaient revenus avec de quoi s'assurer une vie acceptable. Les autres avaient choisi de se réfugier dans l'histoire : ceux-là s'accrochaient au passé et vivaient en imagination dans ce qu'ils considéraient comme l'âge d'or de l'islam. Ils portaient des tuniques blanches et se laissaient pousser la barbe. Ils s'étaient donné le nom d'"ancêtres" et fuyaient dans les gloires du passé la dure réalité. Financée par des fonds saoudiens et avec la bénédiction du régime égyptien, cette interprétation wahhabite*

* L'islam sunnite reconnaît quatre écoles de jurisprudence religieuse : le malékisme, le chaféisme, le hanafisme et le hanbalisme. C'est au sein de cette dernière école, considérée

de l'islam, qui ordonne au musulman l'obéissance à celui qui gouverne, aussi oppressif et corrompu soit-il, avait connu une forte diffusion.

Pour les partisans de cette explication, tous ces éléments éloignaient le moment où une révolution pourrait éclater en Egypte.

D'autres encore – dont je faisais partie – postulaient que les Egyptiens n'étaient pas moins enclins aux révolutions que les autres peuples, qu'au contraire ils en avaient plus accompli au cours du xx^e siècle que certains peuples occidentaux, mais qu'ils avaient cette particularité d'être moins portés qu'eux à la violence et plus favorables aux solutions médianes. Les Egyptiens étaient un vieux peuple dont l'histoire s'étendait sur cinq mille ans et, par conséquent, adoucis de la sagesse des vieillards, ils se tenaient, dans la mesure du possible, à l'écart des problèmes pour se contenter de vivre et d'élever leurs enfants. Ce n'était qu'une fois convaincus que les solutions médianes n'étaient pas possibles qu'ils avaient recours à la révolution. Le peuple égyptien était comme le chameau. Il pouvait supporter les coups, les humiliations et la faim pendant une longue période, mais lorsqu'il se révoltait, c'était d'une façon soudaine et avec une force irrépessible.

comme la plus stricte et littéraliste qu'est née au début du xviii^e siècle, dans la péninsule arabique, une tendance encore plus rigoriste, le wahabisme. Allié depuis le début à la dynastie des Al Saoud, le wahabisme est devenu la doctrine officielle de l'Arabie saoudite. Le salafisme, lui, se définit comme un mouvement de renaissance de l'islam, par un retour à la foi des origines. Même si leur histoire n'est pas exactement la même, ces deux conceptions intransigeantes de la religion se recoupent largement pour être l'aliment spirituel et la source d'inspiration de vastes secteurs largement abreuvés par l'argent – public ou privé – provenant de la rente pétrolière.

J'étais convaincu que la révolution approchait, qu'elle était imminente, et je n'étais pas d'accord avec de nombreux amis égyptiens et occidentaux qui m'accusaient d'un optimisme impénitent et d'un romantisme planant loin de la réalité.

Pas un seul jour je n'ai cessé d'avoir foi dans le peuple. Rien pourtant ne venait étayer cette confiance. Les mouvements protestataires, qui ne réunissaient qu'un nombre très faible de participants, n'avaient que peu d'impact, ce qui encourageait les responsables du régime à prendre toujours plus de mesures visant à décupler leurs fortunes au détriment de la population. Le régime faisait ce qu'il voulait des Egyptiens... et il chargeait son gigantesque appareil de sécurité d'écraser les opposants.

Je me souviens d'avoir rencontré, dans un dîner au domicile d'un ami, le précédent ministre des Finances, qui venait d'adopter des dispositions fiscales augmentant les souffrances des pauvres. Un des participants lui avait demandé :

— Ne craignez-vous pas que le peuple se révolte?

Le ministre avait répondu en riant :

— Il n'y a pas de danger. Ici, en Egypte, nous ne sommes pas en Grande-Bretagne. Nous avons dressé les Egyptiens à tout accepter.

Du président Moubarak jusqu'au plus petit responsable, c'était cette vision hautaine, pleine de mépris pour leur peuple qui dominait dans le discours des responsables du régime.

Lorsque, dans ces conditions, j'avais lu sur Internet l'appel aux internautes à manifester le 25 janvier 2011, je n'y avais pas prêté beaucoup d'attention. Je me disais : cela va être une petite manifestation comme les autres qui ne dépassera pas les trois cents ou quatre cents personnes, entourées de milliers de policiers de la Sécurité centrale qui les empêcheront

de bouger. Le matin du 25 janvier, je m'étais réveillé tôt comme d'habitude et m'étais plongé jusqu'à midi dans la rédaction de mon nouveau roman. Puis je m'étais assis pour déjeuner et avais allumé la télévision. C'était un miracle : des milliers d'Égyptiens étaient sortis dans les rues pour demander la chute du régime et le départ du président Moubarak.

Je me suis alors habillé rapidement et j'ai rejoint la révolution à laquelle j'allais participer jusqu'à la fin. En dehors de quelques courtes heures pour dormir d'un sommeil souvent interrompu, pour me laver et pour rassurer ma famille, j'ai vécu dix-huit jours dans la rue. Les gens que j'ai vus place Tahrir étaient des êtres nouveaux qui ne ressemblaient plus en rien à ceux avec qui j'étais jusque-là quotidiennement en rapport, comme si la révolution avait recréé des Égyptiens d'une qualité supérieure. Il n'est pas équitable d'appeler cette révolution la révolution des Jeunes. Les jeunes l'ont commencée et ils l'ont conduite, mais le peuple égyptien tout entier s'y est associé. Sur la place Tahrir, j'ai vu l'incarnation de l'Égypte tout entière : des gens de tous les âges et de toutes les conditions, des coptes et des musulmans, des jeunes, et des dames, des vieillards et des enfants, des femmes voilées et d'autres tête nue, des riches et des pauvres, un million de personnes rassemblées, vivant ensemble comme les membres d'une même famille, avec un sens profond de la solidarité et un comportement plein de politesse, comme si la révolution qui avait libéré les Égyptiens de la peur les avait également guéris de leurs travers sociaux. C'était un moment unique d'humanité : des milliers de femmes dormaient dehors sans que personne n'en harcèle une seule. On pouvait laisser ses affaires dans la rue en étant certain que personne ne viendrait les voler. Les chrétiens formaient des cordons afin de protéger les musulmans qui

priaient contre les attaques des policiers du régime. La prière des musulmans et la messe des chrétiens pour les âmes des martyrs avaient lieu en même temps. Au micro, un jeune chantait avec sa guitare des chansons contre Moubarak, des milliers de personnes dansaient joyeusement, et les croyants barbus eux-mêmes ne pouvaient pas se retenir de se balancer en cadence. Dans cette atmosphère de complète tolérance, les manifestants acceptaient et respectaient tous ceux qui étaient différents d'eux. Nous pouvions ne pas avoir les mêmes tendances, les mêmes idées, mais ce qui comptait, c'était notre but unique : faire tomber la dictature et arracher la liberté de l'Égypte. J'aurais besoin de tout un livre pour exprimer mon expérience de la révolution. Tous les soirs, je parlais devant un million de personnes. Je n'oublierai jamais leurs regards pleins de colère et de détermination. D'une seule voix, un cri retentissait comme le tonnerre, "A bas Hosni Moubarak". La place Tahrir était devenue semblable à la Commune de Paris. On avait renversé le pouvoir du régime et, à la place, on avait instauré le pouvoir du peuple. On avait créé des commissions de toutes sortes, comme celle du nettoyage ou celle chargée d'installer des toilettes et des salles d'eau. Des médecins bénévoles avaient construit des hôpitaux de campagne. Des commissions de surveillance assumaient la protection des manifestants contre les attaques des nervis armés par le régime. D'autres se chargeaient de l'alimentation et de la distribution des couvertures aux occupants de la place.

Je n'oublierai jamais les braves mères de famille qui venaient à l'aube, les bras chargés de paniers pleins de nourriture.

Un soir où, fatigué, j'avais jeté par terre un paquet de cigarettes vide, une dame de plus de soixante-dix ans s'approcha de moi et me dit d'abord qu'elle

m'admirait et qu'elle avait lu tout ce que j'avais écrit. Je la remerciai chaleureusement. Elle me montra ensuite du doigt le paquet vide et ajouta d'un ton sérieux :

— Ramassez ce paquet de cigarettes.

J'allai le jeter dans la poubelle et je revins vers la dame, honteux comme un enfant pris en faute. Elle me dit :

— Nous construisons une Egypte nouvelle. Il faut que nous soyons propres, n'est-ce pas?

Pendant dix-huit jours, Hosni Moubarak et le ministre de l'Intérieur, Habib Adli, ont perpétré tous les crimes possibles pour venir à bout de la révolution. Les policiers ont lancé sur les manifestants des bombes lacrymogènes interdites par les conventions internationales et tiré des balles en caoutchouc. Puis l'ordre a été donné de tuer les manifestants. J'étais au milieu de centaines de milliers d'entre eux, lorsque commença la fusillade. Les francs-tireurs se tenaient sur les terrasses du ministère de l'Intérieur et ils utilisaient des fusils modernes équipés de rayons laser avec lesquels il leur suffisait d'une seule balle pour atteindre, en plein milieu, la tête du manifestant et le tuer sur le coup. En moins d'une demi-heure, deux jeunes tombèrent à mes côtés. Le plus extraordinaire, c'est que personne ne reculait. J'essayai de toutes mes forces d'éloigner les jeunes du ministère de l'Intérieur pour qu'ils ne soient pas victimes des tirs, mais plus personne ne craignait pour sa vie et pour sa sécurité. C'était comme si des millions de gens s'étaient fondus en un bloc humain gigantesque luttant pour arracher sa liberté, sans égard pour les épreuves et les pertes humaines. Lorsque tous ces crimes eurent échoué à arrêter la révolution, le régime mit à exécution le plan de secours qu'il tenait en réserve. Ordre fut donné à tous les policiers de se retirer si bien qu'il n'en resta

plus un seul dans toute l’Égypte, puis les portes des prisons furent ouvertes pour en laisser sortir trente mille dangereux criminels que l’on avait armés et auxquels on avait donné l’ordre d’attaquer les maisons et d’allumer des incendies. L’objectif était que les Égyptiens, effrayés, quittent la manifestation et rentrent chez eux pour protéger leurs maisons des incursions des malfaiteurs, mais ce plan infâme les rendit plus déterminés que jamais à poursuivre leur révolution. Dans toutes les rues d’Égypte, les gens constituèrent des comités populaires qui prirent en charge la protection des habitants contre les bandits et les hommes de main*. Jour après jour, la révolution avançait et le régime vacillait. Le dix-huitième jour, je me trouvais près de la place Tahrir en train de discuter avec les manifestants, lorsque j’entendis une immense clameur puis des cris bouleversés : “Moubarak a abdiqué.”

Pour célébrer la démission de Moubarak et la fin de la dictature, des millions d’Égyptiens s’abandonnèrent à leur joie dans une énorme fête qui dura toute la nuit.

La révolution égyptienne a pris le monde de court et a poussé les cercles occidentaux à réviser les analyses politiques superficielles et erronées qui avaient longtemps eu cours concernant l’Égypte. Dès le premier jour, le mouvement a reçu un vaste soutien mondial. Tous les peuples occidentaux ont proclamé leur solidarité avec les revendications du peuple égyptien, bien que certains de leurs gouvernements aient longtemps hésité entre aider la révolution ou soutenir leur allié, le dictateur Moubarak.

* En arabe égyptien : *beltagui*. C’est à l’origine un voyou de quartier, un “gros bras” prêt à exécuter toutes sortes de basses besognes, au service de celui qui le paie.

En fin de compte, la question essentielle reste posée : pourquoi l'Égypte s'est-elle soulevée de cette manière inattendue ? Quels étaient les problèmes et les contradictions de la société égyptienne qui ont rendu cette révolution inéluctable ?

Peut-être ce livre apporte-t-il la réponse.

PREMIÈRE PARTIE

LA PRÉSIDENTENCE ET LA SUCCESSION

Toi, Ali Farazat, tu es un individu, mais, à l'échelle humaine, tu représentes une nation. Tu as payé le prix de l'honneur et du courage dans un pays gouverné par un dictateur inique. Ils ont perpétré ce crime contre toi, car ils ont peur de toi. Ils disposent d'énormes instruments de répression et toi tu ne possèdes que ta plume, mais tu es plus fort qu'eux car tu représentes la vérité, alors qu'eux ne représentent que la fraude et la corruption.

Tu es l'avenir, Ali, et eux sont le passé sinistre. Toi, tu arrives, Ali, et eux s'en vont vers la place qu'ils méritent dans les poubelles de l'histoire. Le régime de Bachar est terminé et il n'en reste plus que le bâton de l'oppression qui se brisera bientôt. La Syrie retrouvera alors sa liberté.

Mon ami, Ali Farazat, que tes mains soient préservées.

La démocratie est la solution.

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud